

Quatre visions
de leur immortalité

La femme à la robe rouge

C'est une chose étrange de penser les commencements (le seuil du monde), leur obscurité haletante trouée de rapides lueurs : leurs racines s'enroulent à nous, parfois dans un torrent joyeux de confuses paroles on entend « mes enfants, mes enfants » puis des rires de collégiens, vite étouffés par la brume qui gagne les feuillages de la mémoire. D'autres fois c'est le tranchoir des guerriers qui brille dans Carthage aveuglée, la tempête de neige à la traversée d'un col qui ferme les paupières. On s'engourdit à guetter la moindre variation de ton (sortir du pourpre), la plus petite étincelle, et on attend que le lexique s'enrichisse avec la clarté hespérique du meurtre ou de l'oubli. On est heureux malgré tout, étendus sur le sable, les pointes d'herbes se balançant avec le vent, et les coquelicots engourdis par la neige, et c'est une nouveauté car il y a longtemps que cela n'allait plus de soi à cause de la barbarie qui se répand, même parmi

les astres. On n'aurait peut-être plus besoin de parler, avec le temps. Le bourdonnement des insectes arrivait parfois à effacer les autres murmures, le vent s'arrêtait alors de siffler dans la mémoire et tout redevenait plus simple, il n'y avait plus qu'à se laisser porter par les eaux claires de la langue universelle. N'était ce petit sentiment de honte qui survit au ciel bleu. Que d'autres vantent les commencements brumeux, conventionnels, du monde dans les enluminures, le Dieu paresseux derrière les feuillages, guettant par ennui le premier péché, le souvenir des grandeurs passées ne m'émeut pas, je laisse aux fourmis et au vent les restes calcinés et délabrés de l'étoile étincelante du matin. Un autre Dieu, dans un conte indien ou arabe oublié qui fit la grandeur de l'Orient, idole la plus belle des créatures, il ne peut en effacer de son esprit l'image, pour rien au monde il n'aurait donné cette Cecily ou cette Léa ou cette Nadja, ou cette Shéhérazade, pas même pour la beauté des anges du ciel. Dans son œil germe une larme à la seule pensée de se séparer d'elle, et sur ses lèvres de longues chaînes d'allitérations mettent en échec la rhétorique traditionnelle, les règles obsolètes du rythme et du mètre.

Tout est à recommencer, le livre contient de monumentales erreurs et celles-ci ont marqué pour toujours l'histoire. Plus de rémission, plus de pardon. Un autre Dieu a peut-être inventé la langue de l'amour mais c'est déjà trop tard, le mal bourdonne autour de nous et la femme à la robe rouge guette la rumeur

confuse des tueurs, dès le petit matin prête à fuir à travers les rues opaques et sombres d'un film de terreur. Il y a une telle haine en secret héritée pour les corps abandonnés des beautés endormies, pour les visages rêveurs des femmes dans les fauteuils rouges, à la sieste les après-midis d'été, que l'on redoute leur disparition plus encore que les ossements de Philo-sette exhumée, seul le Dieu amoureux dans son péplum couleur safran pense encore avec reconnaissance à l'or des cheveux de Laure, à la neige du front et à l'éclat des joues qui rivalise avec les roses. Il faudrait écrire un autre livre, recommencer le monde et son mystère, ne plus frémir, le soir venu, quand le pas des assassins revient, amplifié par le friselis des graviers et le frottement inhabituel des branches de l'allée. Il faudrait tout recomposer, éviter les discours évasifs qui masquent les crimes quotidiens, renoncer aux conflits et aux dogmes qui empêchent de savoir qui tue et pour quel bénéfice dans ce monde touffu, indulgent pour les tueurs. Voici la femme, voici le juif, voici le métis, voici le nègre, voici l'hyène qui remonte des forêts, voici les races malheureuses à poursuivre et à détruire, Ophélie mourante marche à petits pas dans la lune, elle flotte en toute conscience de son malheur, elle dérive entre les joncs de la société chrétienne, depuis le mur du jardin je la suis des yeux, dans la beauté décadente de sa maladie ; hélas désespérément seule à m'éprendre d'elle j'aperçois soudain l'ombre de son tueur qui fuit. Le tueur fuit, la nuit il se cache dans les

embrasures, il engendre pourtant, il conçoit, il met au monde, il enterre, il plante, il arrose et il mange, il faudrait toute notre chaleur et notre pluie accumulées depuis des millénaires pour abraser sa matière, la rendre fétide et puante jusqu'à l'extinction de son extase et du moindre de ses soupirs qui pourrait encore attendrir les foules et retarder son châtement. La femme à la robe rouge est toujours là, elle regarde sans espoir le passage à niveau, la maison près de la voie ferrée, elle tremble avant l'arrivée du train, c'est dimanche, c'est onze heures du matin, elle devrait plutôt s'asseoir dans un café, son petit sac rouge posé sur la table, à côté d'elle. Mais elle est debout à l'angle d'une rue dans cette ville qu'elle ne connaît pas bien, ou pas du tout, elle s'appuie un peu contre la façade providentielle d'une maison, un hospice peut-être un couvent, le crépi n'est pas en bon état comme il arrive la plupart du temps dans les cités ouvrières du nord, ou de l'est, pas de printemps pour Marnie, elle reprend un peu son souffle après avoir beaucoup couru, son corps est beau peut-être, porté à l'exaltation, mais appuyé sans fards contre ce mur des plus banals et tristes il semble avoir cent ans, la tête un peu penchée au souvenir de la maison habitée autrefois à la campagne : le soleil sur le balcon et le champ de blé à perte de vue, les herbes devant la terrasse en Caroline du sud, son enfance loin des usines qui couvrent de gris les villes, et ses talons noirs brillent sur l'austère dalle du trottoir. Un homme traverse la rue depuis l'angle opposé, la regarde, hé-

site, passe son chemin. Aucun discours ne dit jamais ce qui anime les tueurs, quoiqu'on fasse on bute toujours sur le même mystère, et la femme un peu dissoute au matin dans la banlieue ouvrière frottée de magnésie rouge, devant la voie ferrée reprend vie un moment, bientôt il ne restera d'elle qu'une petite rumeur sentimentale. On se console en pensant aux nombreux artistes qui l'ont célébrée : dans une chambre d'hôtel tournée vers la fenêtre qu'elle s'apprête à franchir en prenant son vol (de l'autre côté du lit le mari pressé) ; au bistro sous un chapeau à voilette devant un verre de vin (et Prométhée bouffi d'orgueil sur l'affiche du cordial « Réussite d'une vie ») ; assise dans un compartiment de train verdâtre (le tueur se promène le long du couloir) ; en chemise fermant ses volets (un homme la regarde de l'autre côté de la route) ; évanouie sur la chaise longue (l'ombre dans le jardin annonce déjà le drame). La femme hésite : traverser la rue, s'enfoncer dans la ville, retourner à la gare, prendre une chambre à l'hôtel, attendre l'aube toute la nuit ? Il ne restera d'elle que le moment singulier de sa mort, un instant vite évanoui que toute une vie a préparé comme un tour de magie, seul un nouveau commencement avec un autre Dieu nous sauverait peut-être de cette fin décadente.

Munie de sa lance, de son bouclier à double échancrure, de ses chaussures à la poulaine, et dissimulant son trouble, sans doute aussi sa colère, la femme à la robe rouge, Astarté, la farouche Juno Re-

gina tourne le dos à l'hôtel gris, à la voie ferrée, au matin tremblant. Dix ans, cent ans peut-être après cette triste saison, comme plusieurs siècles avant le déclin de Carthage et la mort d'Uni dans son sommeil, elle s'arrache au mur (sa trace y demeure visible comme une marque de sa divinité), elle marche d'un pas décidé vers les profondeurs de la ville sans un regard pour le tueur qui de loin la suit, la tête courbée, entre les palissades et les voies, comme on suit une déesse dont dépend votre vie. Vénus décapitée, sacrifiée sur les canapés, les fauteuils rouges, dans les usines, les camps de déportation et les guerres redevient Junon que soulève une colère dont le souvenir en Toscane s'était depuis longtemps effacé. Portia en robe rouge s'avance dans un paysage désolé, vert amande comme les blés au printemps, des pétales tournent autour d'elle dans le vent, se posent sur ses mains et sur le rouleau d'écritures pour sa déposition qu'elle tient serré comme son bien le plus précieux, parfois elle s'assied, se croyant seule et libre, sur le muret d'une fontaine et elle laisse aller ses pieds dans l'eau, le tueur embusqué dans les feuillages attend toujours l'heure mortelle du bain, une nuit délicieuse gagne toute la colline et le nu qui se dérobe s'incendie, l'art de la Renaissance lui arrache un cri qu'un oiseau saisira au vol et reproduira de génération en génération dans son chant, la radiosité de Suzanne est celle du foyer d'une forge, elle émet tant d'énergie qu'elle éclaire encore d'un or très riche les saisons mortes, elle illumine le

ciel plus longtemps que le soleil. Et la brise enflera éternellement la voilure des cheveux de Léa. La femme à la robe rouge ne court pas toujours au-devant de sa mort, elle n'est pas toujours suivie par un tueur embusqué dans les ruines, dans les quartiers ou dans les défilés de montagnes, elle est aussi Emma Bovary et Asia Bibi, un elfe d'une espèce rare qui témoigne, qui signe une défense des femmes, qui en appelle aux images revenantes sorties de l'armoire des crimes pour venir chaque nuit nous hanter.

La femme à la robe rouge est un rêve trompeur de rédemption, une illusion persuasive, une clarté sur le mur gris d'un quelconque quartier sillonné par des ombres douteuses : un faubourg qu'envahit le bruit métallique des trains de marchandises filant vers la mer, une usine fermée depuis des lustres, un entrepôt abandonné, un quai désolé, une maison où hurle le vent. Elle est une ombre plaintive, effacée, solitaire, légendaire, sublime, Superwoman, Antigone, Iphigénie, Scarlett O'Hara, Emma Bovary, Peau d'Anne, Cendrillon, Cordelia, Alexia Daval, Maëlys, Sarah Halimi, Louisa Vesterager, Maren Ueland ou Mauranne ou Laura, Estelle, Victorine. La servante rouge, la copine du pianiste, est pleine d'un élan vital qui ressemble à celui de la matière cosmique, elle est l'énergie superflue, la traversée du Danube de Strauss, les pas de Lucia Bose ou d'Anna Karina dans la neige blanche, le Masque de fer se penche sur elle pour l'embrasser, nous faisons parfois semblant qu'elle est

ressuscitée et nous aimons sa voix quand elle nous parle au creux de l'oreille, nous aimons l'infortunée princesse de Clèves, Mère Grand et le Petit Chaperon Rouge qui perd son panier en courant dans les bois, le loup l'attend depuis la nuit des temps, attend sa galette et son petit pain de beurre cachés sous la robe de laine rouge, la strip-teaseuse de Grimm s'avance sans le voir vers le tueur embusqué dans les ronces. Ce sont les spectateurs du premier rang les plus dangereux, ils se lèvent toujours pour partir avant la fin de la représentation et ils attendent sur le trottoir la sortie des artistes, dissimulés dans la nuit ; elle aurait préféré le sombre cavalier venu du fond des bois la chercher pour la conduire à la prairie où le roi de Thulé fume le narguilé, mais aucun chasseur ne vient la réclamer pour la présenter au baron de Charlus (il l'aurait peut-être sortie dans le monde) ou au Grand Meaulnes, elle est l'infortunée servante du seigneur, la petite fille mordue par le serpent, elle n'a pas plus d'existence que Cléopâtre ou Didon ou Ariane nos sœurs abandonnées. Incapable de connaître le bonheur, elle retourne en grande pompe au monde du roman et elle réclame justice dans le rectangle blanc de la page. Et pendant tout ce temps Helen Levitt dessine sur les marches grises des quartiers pauvres de Londres et de Harlem les visages de petites filles étonnées et sauvages. Encore vivantes.

Perdita à la gorge rose, abandonnée sur un lointain rivage, est une forme rouge du trépas. Elle se lève

malgré son âge (elle est si ancienne déjà) dans la nuit noire et sort dès les premières lueurs de l'aube comme à l'époque où elle travaillait à l'usine, et après avoir traversé plusieurs rues encore désertes quand le jour se glisse entre les nuages elle arrive à son domaine, le mur en pierres grises où son ombre reste gravée depuis l'époque du tableau, joyeuse et vivante, un peu cachée par le feuillage du noyer. Mais les impressions picturales s'estompent peu à peu dans la mémoire, des rangées de petites maisons laiteuses laissent deviner au loin la nouvelle route, très vite on est au milieu des vignes et la ville s'arrête, et derrière une croupe boisée, dans le col vert on aperçoit la bergerie, le hangar, l'entrepôt sans vitres aux fenêtres et sans portes où le vent s'engouffre en sifflant, une petite eau suspecte au bout de tant d'années s'écoule encore sous la terre, son friselis brise à peine le silence sauf les nuits de neige où l'on touche au malheur, il n'y a plus personne hélas ici pour se souvenir de ce lointain trépas de la fille d'Hermione. La maison près de la rivière est une folie, avec son petit bâtiment rectangulaire et un atelier primitif en briques noires éclairé par une torche au milieu de la nuit, plein des souvenirs de la guerre, on vit là si cela s'appelle encore vivre dans la certitude de retourner à Spire, à Stuttgart, à Constance, à la zone où la lumière froide de l'histoire jamais ne laissera de répit, au milieu des tristes souvenirs le portrait de la femme en rouge hante encore les greniers, les saisons et les almanachs qu'on feuillette jusqu'à